

MINEURE PHILOSOPHIE . L1S2

Éléments de réponses aux questions de compréhension de la brochure – Dossiers 3

Dossier 3 : Utopie et machiavélisme. Essor du capitalisme au XVI^e siècle

Textes 1 et 2 (*L'Utopie*)

Question 1 - Quelles sont les causes de la « misère publique » en Angleterre, selon Raphaël Hythlodée (le narrateur de l'Utopie de More) ?

« La principale cause de la misère publique, c'est le nombre excessif des nobles, frelons oisifs qui se nourrissent de la sueur et du travail d'autrui, et qui font cultiver leurs terres, en rasant leurs fermiers jusqu'au vif, pour augmenter leurs revenus ; ils ne connaissent pas d'autre économie. » (brochure, p. 28, colonne 1)

Ouvrage rédigé en latin, *l'Utopie* est découpé en deux parties distinctes. La première, d'inspiration platonicienne, consiste en une suite de dialogues imaginaires, d'abord entre More, Pierre Gilles (humaniste et éditeur flamand auquel la première édition de l'ouvrage est dédiée) et Raphaël Hythlodée, personnage fictif présenté comme un voyageur portugais, ensuite entre ce dernier et divers contradicteurs.

Hythlodée y critique vigoureusement l'iniquité et l'inefficacité des institutions en vigueur en Angleterre. A un interlocuteur louant la sévérité de la justice britannique envers les voleurs, « pendus par vingtaine au même gibet », le voyageur rétorque qu'il vaudrait mieux assurer l'existence de tous les membres de la société, afin qu'aucun d'entre eux ne soit dans la nécessité de voler. **Suit un ardent réquisitoire contre la société anglaise :** ses nobles, « frelons oisifs qui se nourrissent de la sueur et du travail d'autrui », dont le nombre excessif est pointé comme la cause principale de la misère publique ; leurs « troupeaux de valets fainéants » (*ibid.*), « amollis par des occupations de femmes » et contraints, à la mort de leurs maîtres, à mourir de faim où se livrer au brigandage. Par la voix d'Hythlodée, More dénonce également : les manœuvres des producteurs qui, en position d'oligopole, maintiennent des prix exagérément élevés des marchandises ; le luxe et les « folles dépenses » des riches ; les manipulations monétaires auxquelles se livrent régulièrement les monarques européens ; l'inutilité sociale des moines mendiants ; la multiplication des lieux de débauche, maisons closes, tripots, débits de boisson ; un système pénal absurde qui, en rendant tout voleur passible de la peine capitale, fait du meurtre un délit moins risqué que le vol. Enfin, la maxime qui présente la pauvreté comme « le rempart de la monarchie » relève du sophisme : « où voit-on plus de querelles et de rixes que parmi les mendiants ? ».

En résumé, c'est l'ensemble du système sur lequel reposent les monarchies européennes qui est, d'après le voyageur, foncièrement mauvais. Une autre cible de More est le mouvement des enclosures (voir question suivante).

Question 2 - Que pense Raphaël Hythlodée des enclosures ?

Le mouvement des enclosures

On désigne par le terme « enclosures » la **disparition progressive des droits d'usage** qui prévalaient dans l'agriculture anglaise traditionnelle. Il existait jusqu'à la fin du XV^e siècle quantité de terres communales (*commons*), à la disposition des paysans qui y exerçaient des droits collectifs de

cueillette et de chasse, et les cultivaient en commun. Dès le XV^e siècle, certains capitalistes s'approprient les terrains communaux en y posant, sans véritable autorisation légale dans la majorité des cas, des clôtures (*enclosures* en anglais). Leur motivation est essentiellement économique : la laine britannique est un produit très demandé à l'étranger (notamment par l'industrie textile des Pays-Bas), et les enclosures visent d'abord à convertir les terres communales en pâturages afin d'y développer l'élevage des moutons. Ce premier mouvement, s'il permet l'enrichissement des capitalistes exportateurs de laine, à pour conséquence de priver de moyens de subsistance et de revenus les petits paysans, contraints de quitter la campagne. Face la crise sociale qui en résulte, le Parlement légifère et produit un premier *anti-enclosure act*, en 1489, qui frêne temporairement le mouvement. Celui-ci reprendra toutefois de plus belle aux alentours de 1640, avec de nouvelles enclosures sauvages, donnant lieu en réaction à de forts mouvements contestataires plus ou moins radicaux (*levelers* et *diggers*). Un décret du parlement finira par reconnaître la propriété privée agricole, consolidant les intérêts des propriétaires et légitimant *a posteriori* les enclosures sauvages. Suivra une accélération du mouvement, avec une succession d'*enclosures acts*, du milieu du XVIII^e au début du XIX^e siècles, reposant, cette fois, sur le développement de grandes fermes spécialisées dans la culture vivrière.

Selon certains commentateurs (au premier rang desquels Marx), le mouvement des enclosures fut un **facteur déterminant de l'essor du capitalisme** : en enrichissant une classe capitaliste émergente (les producteurs de laine et les grands fermiers en particulier), en participant à l'amélioration des techniques de culture agricole, en favorisant, enfin, l'exode rural nécessaire au développement de la manufacture. Ce dernier aspect doit cependant être tempéré, dans la mesure où l'on sait que le développement du capitalisme industriel s'est d'abord opéré sur la base du travail à domicile (*putting-out system*) : les négociants fournissant aux paysans, en périodes de faible activité agricole, des matières premières qu'ils récupéraient ensuite sous forme de produits finis destinés à l'exportation (dans le domaine textile en particulier).

Parmi les multiples maux qui affectent la société anglaise (voir question précédente), More, par la voix de son personnage Hythlodée, s'attaque en particulier aux enclosures. Les propriétaires terriens britanniques, poussés par leur cupidité à convertir leurs champs en pâturages, en chassent des paysans par conséquent exposés au vagabondage, à la criminalité et, à terme, à la prison ou à la pendaison. Cette charge explicite contre le **mouvement des enclosures** est synthétisée par l'échange suivant :

« - La noblesse et la valetaille ne sont pas les seules causes des brigandages qui vous désolent ; il en est une autre exclusivement particulières à votre île.

- Et quelle est-elle ?

- Les troupeaux innombrables de moutons qui couvrent aujourd'hui toute l'Angleterre. Ces bêtes, si douces, si sobres partout ailleurs, sont chez vous tellement voraces et féroces qu'elles mangent même les hommes, et dépeuplent les campagnes, les maisons et les villages. » (brochure, p. 28, col. 2)

Pour More les enclosures sont responsables de la destruction d'une quantité importante d'emplois en Angleterre, et de la misère sociale qui en résulte : « un seul pâtre ou vacher suffit maintenant à faire brouter cette terre, **dont la culture exigeait autrefois des centaines de bras** » (brochure, p. 29 col. 1).

Question 3 - Comment Raphaël explique-t-il que les Utopiens « produisent abondamment toutes les nécessités et commodités de la vie » tout en travaillant beaucoup moins que les Anglais ?

Hythlodée conclut la première partie de l'ouvrage par une sentence qui constitue le pivot de l'ouvrage de More :

« Maintenant, cher More, je vais vous ouvrir le fond de mon âme, et vous dire mes pensées les plus intimes. **Partout où la propriété est un droit individuel, où toutes choses se mesurent par l'argent, là on ne pourra jamais organiser la justice et la prospérité sociale**, à moins que vous n'appeliez juste la société où ce qu'il y a de meilleur est le partage des plus méchants, et que vous n'estimiez parfaitement heureux l'Etat où la fortune publique se trouve la proie d'une poignée d'individus insatiables de jouissances, tandis que la masse est dévorée par la misère »

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au récit que fait Hythlodée à son auditoire son séjour dans l'île d'Utopie (*Utopia*, littéralement « l'île de nulle part »), dont l'organisation idéale est relatée en détail. **L'île d'utopie est un modèle de société communiste, dont l'organisation économique est basée sur l'absence de propriété privée, l'obligation du travail, la planification de la production agricole, une distribution centralisée.**

Les utopiens, organisés en « familles » composées d'au moins quarante individus, vivent sous un régime démocratique et communiste, où n'existent **ni propriété privée, ni argent monnayé**. Les familles changent de maison tous les dix ans, afin de ne pas s'accoutumer à l'idée même de propriété individuelle.

L'économie de l'île est essentiellement agricole. Personne n'y possède rien en propre, et les terres sont cultivées en commun au bénéfice de tous. **Chacun, femmes et enfants compris, est contraint au travail agricole, et apprend en outre un art particulier utile à la communauté** : tissage, maçonnerie, poterie, menuiserie ou métallurgie. Des magistrats élus, les « syphogrates », veillent à ce que **personne ne se livre à l'oisiveté ou à la paresse**. Certains habitants, à peine cinq cents par ville, sont exemptés de travail physique par la loi : les magistrats, scientifiques et lettrés, classes auxquelles un ouvrier est susceptible d'accéder s'il consacre l'essentiel de son temps de loisirs aux études intellectuelles. Des cours publics, obligatoires pour les lettrés mais ouverts à chacun, sont donnés tous les matins avant le lever du soleil.

La **distribution du nécessaire est organisée de manière centralisée** : au centre de chaque ville se trouve un « marché des choses nécessaires à la vie », où les familles apportent les produits de leurs travaux. Ceux-ci sont stockés dans des entrepôts où, dans un second temps, chaque père de famille vient retirer ce dont il a besoin pour lui et ses proches, « sans qu'on exige de lui ni argent ni échange ». Un système de compensation est mis en place afin de dresser la « statistique économique » de l'île et faire transiter, sans contrepartie, le nécessaire des villes en surabondance vers celles moins pourvues.

Cette organisation permet aux utopiens, **non seulement de jouir abondamment du nécessaire à l'existence, mais également de profiter d'importantes plages de loisirs**. Les utopiens ne travaillent en effet que six heures par jour (à horaires fixes déterminés par la loi), et dorment neuf heures par nuit, bénéficiant par conséquent de neuf heures journalières pour leurs repas (majoritairement pris en commun) et leurs occupations privées. More explique une telle abondance en si peu de temps d'industrie (surtout, en comparaison des horaires de travail – en moyenne quinze heures quotidiennes – qui prévalaient à son époque !) par le fait qu'*a contrario*, **dans les monarchies européennes, femmes, prêtres et religieux « fainéants », nobles, serviteurs, et mendiants constituent autant de classes plus ou moins oisives ne participant pas à la production de richesse** (voir question 1), tandis qu'une partie conséquente des travailleurs véritables est détournée vers la production de « frivolités inutiles », c'est-à-dire vers **l'industrie du luxe**.

Texte 3 (Le prince)

Question 4 - Cherchez quelques illustrations du « réalisme » de Machiavel dans le texte.

De nombreux extraits du texte illustrent le réalisme de Machiavel :

« Chacun comprend combien il est louable pour un prince d'être fidèle à sa parole et d'agir toujours franchement et sans artifice. De notre temps, néanmoins, nous avons vu de grandes choses exécutées par des princes qui faisaient peu de cas de cette fidélité et qui savaient en imposer aux hommes par la ruse. Nous avons vu ces princes l'emporter enfin sur ceux qui prenaient la loyauté pour base de toute leur conduite.

On peut combattre de deux manières : ou avec les lois, ou avec la force. La première est propre à l'homme, la seconde est celle des bêtes ; mais comme souvent celle-là ne suffit point, on est obligé de recourir à l'autre : il faut donc qu'un prince sache agir à propos, et en bête et en homme. »

« Le prince, devant donc agir en bête, tâchera d'être tout à la fois renard et lion : car, s'il n'est que lion, il n'apercevra point les pièges ; s'il n'est que renard, il ne se défendra point contre les loups ; et il a également besoin d'être renard pour connaître les pièges, et lion pour épouvanter les loups. Ceux qui s'en tiennent tout simplement à être lions sont très-malhabiles.

Un prince bien avisé ne doit point accomplir sa promesse lorsque cet accomplissement lui serait nuisible, et que les raisons qui l'ont déterminé à promettre n'existent plus : tel est le précepte à donner. Il ne serait pas bon sans doute, si les hommes étaient tous gens de bien ; mais comme ils sont méchants, et qu'assurément ils ne vous tiendraient point leur parole, pourquoi devriez-vous leur tenir la vôtre ? »

« On peut faire voir que ceux qui ont su le mieux agir en renard sont ceux qui ont le plus prospéré. Mais pour cela, ce qui est absolument nécessaire, c'est de savoir bien déguiser cette nature de renard, et de posséder parfaitement l'art et de simuler et de dissimuler. »

« Alexandre VI¹ ne fit jamais que tromper (...) ses tromperies cependant lui réussirent toujours, parce qu'il en connaissait parfaitement l'art. »

« On doit bien comprendre qu'il n'est pas possible à un prince, et surtout à un prince nouveau, d'observer dans sa conduite tout ce qui fait que les hommes sont réputés gens de bien, et qu'il est souvent obligé, pour maintenir l'État, d'agir contre l'humanité, contre la charité, contre la religion même. Il faut donc qu'il ait l'esprit assez flexible pour se tourner à toutes choses, selon que le vent et les accidents de la fortune le commandent ; il faut, comme je l'ai dit, que tant qu'il le peut il ne s'écarte pas de la voie du bien, mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal. »

« Au surplus, dans les actions des hommes, et surtout des princes, qui ne peuvent être scrutées devant un tribunal, ce que l'on considère, c'est le résultat. Que le prince songe donc uniquement à conserver sa vie et son État : s'il y réussit, tous les moyens qu'il aura pris seront jugés honorables et loués par tout le monde. »

¹ 214^e pape de l'Église catholique, né Roderic Llançol i de Borja, père de César Borgia.